

HYPNOSE

Un...

Je ne suis pas moi parfois, je est Gargan. En vrai je suis cet autre. Celui de l'ombre. Celui de l'eau. Blond, fragile, impuissant. Ne me demande pas qui je suis, car cela me fait peur. Demande-moi autre chose, je peux te raconter mes souvenirs. Comment le monde de la matière ferme s'est foncièrement évaporé et comment le souvenir est devenu le socle ultime de ma personne qui a bien failli elle aussi se volatiliser en colonne de vapeur d'eau. Si je plonge dans le passé, je veux le faire en toute conscience, je veux être entier comme le sont la majorité des gens sur terre. Déjà maintenant ça m'est plus facile, je fixe droit devant moi la ligne blanche continue sur l'asphalte bleu, elle m'apaise, l'obscurité tombe indolore, je ne me retourne pas, l'obscurité est derrière moi, c'est comme si elle n'était pas là, comme si elle n'avalait pas la rue, les immeubles et les arbres. Elle marche derrière moi mais elle n'ose pas m'approcher, car elle sait qu'alors j'aurai recours à un bouclier de papier plein de mots lumineux. Et que tout ira valdinguer. Et cela nous ne le voulons pas, ni Gargan, ni l'obscurité, ni cet autre, en vrai je veux dire moi. Astronaute, aventurier, explorateur de rivières et de mers.

Mes souvenirs sont sales et répugnants. Je ressens du dégoût dès que je dois évoquer notre ancien pays et le début de la guerre. Comme ces garçons pauvres qui puent la pisse dans le vestiaire avant le cours d'éducation physique. Il suffit que je regarde un bâtiment d'école pour être inondé d'une sueur froide sous mon pull qui me serre si fort que j'en ai instantanément des crises de claustrophobie. Confrontés à l'école à l'excès de discipline militaire, nous trouvions le salut dans les toilettes, où la concentration d'ammoniaque coupait le souffle. Les enseignants étaient sévères et raides, les couloirs, astiqués comme des canons de fusil, le tableau était noir avec des traces grises là où l'éponge imbibée de craie avait passé. Des mégots et des préservatifs flottaient dans les cuvettes des toilettes, seule forme de rébellion contre un système rigide. Nous portions tous des blouses bleues uniformes. L'air dans les couloirs sentait les sandwiches scolaires au saucisson le moins cher pompeusement appelé parisien. L'architecture scolaire en temps de guerre peut être sur-le-champ transformée en caserne, car il y a partout disséminées des fenêtres d'où, petits soldats avec nos frondes et nos fusils de bois à grenaille, nous pouvions offrir une résistance à un ennemi sournois numériquement supérieur, et nous entonnions des chants de partisans durant les trêves, visages brunis et bravaches.

Les sols en bois pourri des immeubles austro-hongrois puent les déjections croupies et les maladies de leurs locataires, sous-prolétariat urbain. Le goulot d'une pinte de bière Karlovačko émerge de la forêt enchantée d'un vagin mûr, quand la serveuse montre aux clients tout ce que peut faire son sexe. Quand elle est ainsi allongée, les cuisses de neige écartelées, une queue-de-cheval noir de

jais pend de sa nuque, une veine saille dans son cou de la grosseur d'un doigt. La lumière est louche au plafond là-haut, et ceux qui ont la vue basse s'approchent de ses genoux pour examiner ce vagin qui avale les objets. Une fois finie la performance, elle ramasse l'argent, enfle un caleçon blanc, rajuste sa courte jupe et sert un cognac aux contemplateurs assoiffés. Si les badauds, imbibés de mauvais cognac et de nicotine, avaient quelques lettres latines, ils sauraient qu'ils ont eu très exactement la chance de mater dans le *speculum mundi*, le miroir du monde.

Les souvenirs sont si laids qu'ils se font eux-mêmes impossibles. Tout ce dont je me souviens me conduit à couper court à toute rétrospection. Je vois les étrons fumants des chevaux sur l'asphalte de la rue Tito. Le martèlement des sabots des chevaux, l'inlassable tempo dépressif qui me laisse sans courage. La pluie qui tombe des jours et des jours au rythme des fers à cheval. Je sais que je peux triompher de ce sentiment de nausée et je sais que je peux tout voir dans des couleurs plus belles, mais j'ai l'impression alors d'être infidèle au désir d'un regard sans compromis sur le passé.

Le cercueil avec sa lucarne vitrée par laquelle le prof d'art me regarde, avec sa bouille renfrognée et ses lunettes à monture noire, émerge du souvenir. Comme si cette monture noire, des décennies avant qu'il ne soit tué, avait adapté sa tête au format des faire-part. Et puis les interminables funérailles de partisans, les trompettes et les trombones des fanfares geignant des notes affligées, la sueur des marches partisans que je regardais à neuf heures trente, le dimanche matin, sur la deuxième chaîne de la télévision d'État, me coule le long du dos. Le cercueil avec le linceul blanc du corps de ma

grand-tante qui descend dans la terre pentue du Hum d'où le regard s'étend sur les îles vertes de la rivière. Le mensonge que nous avons tenu pour vrai et qui nous sera retourné par milliers d'obus au cours de quatre années de guerre. Mon dégoût peut revêtir la forme d'une religion, mais je ne souhaite pas m'abandonner à la haine, ce serait à mes yeux trop bon marché.

Il fait trop chaud au soleil, froid et humide à l'ombre. Ça pue l'urine, les déjections, le cirage de chaussure. Ce sont mes souvenirs de la vie passée, les premiers à m'avoir sauté à la figure. Je ne crois pas que je parviendrai jamais à me libérer du dégoût de tous les poncifs sur lesquels reposait cet ancien pays. Rien que d'en parler j'ai la nausée. Par bonheur, il existe un langage détourné et des mots au sens caché. Et la rivière Una.

Deux...

Les journalistes polyhistoriens, les spécialistes qui savent tout sur tout, disent : il s'agit d'un cas de force majeure, de désordres tectoniques de l'histoire, de trous blancs dans les brumes d'Astérion et de fluctuations infraspaciales à l'intérieur de la matière noire, le crash de la dernière utopie du vingtième siècle *et cetera*, le mur de Berlin s'est effondré sur nous, et il était dans l'ordre des choses que le sang quelque part soit versé. Sauf que je n'étais pas de la menue mitraille dans le marchandage des forces cosmiques, j'avais comme homme réel, personnalité formée, un devoir privé : ma survie physique. Pourquoi faudrait-il que je croie, quand eux ne me croient pas, ceux qui n'ont jamais senti sur leur peau les relents de la poudre qu'aucun détergent ne peut tota-

lement laver? Si j'ai dû faire quelque chose, eh bien je l'ai fait, j'ai pris mon destin en main et je n'ai pas attendu qu'on vienne frapper à ma porte pour me tirer somnolent de mon lit et me conduire tout droit dans une fosse humide où je serais fusillé. La passivité, on la paie toujours de sa vie, et je voulais vivre. À l'époque je ne me suis pas souvenu de ma logeuse à Sveta Klara dans la banlieue de Zagreb, Katica Cvetko, une vieille géante originaire du Zagorje, qui nous avait dit en 1990, à mon colocataire et à moi : «Les *serbofs*, ils vont tous vous massacrer en Bosnie.» Qu'est-ce que nous pouvions y comprendre alors, tâcherons aux mains délicates que nous étions, amoureux de cinéma et de littérature?

Les analystes post-scriptum ont du mal à comprendre le combat pour la survie, car ils aiment se paumer dans des métaphores illisibles, éclairer mon destin par des processus mondiaux, des événements d'importance capitale, événements fallacieux qui jamais ne pourront expliquer le déchaînement. Le flot de sang et d'impitoyabilité, le crissement des chenilles des tanks T-55 qui vous caille le sang à deux kilomètres à la ronde. Je n'ai pas l'intention de vous aligner les images fascinantes des horreurs dont j'ai été témoin, cela nécessiterait un livre deux fois plus gros que celui-ci, et l'effet serait le même : celui qui ne comprend pas, qu'il reste dans la nuit béate de l'ignorance.

Ma biographie est une succession de circonstances, j'ai choisi beaucoup d'entre elles et certaines m'ont choisi. Au final, si je pouvais m'expliquer moi-même, je creuserais une tombe et je m'y coucherais dedans vivant, car la vie n'aurait pas de sens. Ma biographie, c'est de la chair et du sang, ce n'est pas du divertissement. Moi je suis là, quelque part entre. Je suis un et nous sommes des milliers. Incassables et cassés.

Messieurs dames, j'avoue, j'ai tué un homme, et pas seulement un, mais plusieurs. Quand tu tires, tu n'éprouves aucune charge. Chaque balle n'atteint certes pas sa cible, mais quelques-unes à coup sûr. Quand tu tires, tu es léger comme une plume, et ce plaisir est tel que tu pourrais un temps te détacher de la terre, planer, alors que tu es dans un abri, à plat ventre, pesant de tout le poids de ton corps sur la terre défoncée, dans l'herbe couchée, les feuilles détrempees, car c'est ton instinct qui te le dit. Quand je tire, je me sens comme Jésus Anti-Christ. Je ne délivre que ce qui est contraire à la miséricorde. Le remords n'existe pas et personne ne viendra murmurer à ton oreille : l'ennemi aussi est un être humain. Sur le champ de bataille, il en va autrement : l'ennemi est un ennemi. Il ne peut pas être humain. L'ennemi doit être un hyménoptère visqueux avec des cornes et des pieds de cochon, alors tire et laisse tomber les fadaises qui occupent les lâches et les philosophes. J'ai tué au corps-à-corps quelques éléments ennemis, c'est pourquoi mes concitoyens me fuient, et quand je marche dans la rue tout le monde traverse. J'ai la capacité de flairer leur peur. Elle pue l'horreur, le Hegel-Kant, le sens universel de la vie humaine dans l'univers, la pseudo-bonté humaine, qui mérite mon mépris complet.

J'ai tué trois personnes, et un autonomiste. Cela ressemble à une drogue qui te met à genoux et puis qui te propulse d'un coup comme une fusée, quand ça te soulève tu te crois sur le toit du monde. J'ai transformé des corps vivants en ombres. En ombres de papillons de nuit, c'est-à-dire rien. Je suis un poète et un guerrier, et un moine soufi dans le secret de mon âme. Un saint homme selon Baudelaire. J'ai tué sur les champs

de bataille des noms oubliés et anodins, sous toutes les conditions climatiques : quand tombe une neige humide le sang est rouge comme dans le film *Le Docteur Jivago*, et d'une goutte de sang et d'un peu de neige tu peux avec le doigt faire une fleur de gerbera.

Autrefois je me demandais pourquoi. Pourquoi tuer ? Maintenant je connais la réponse et ça m'est complètement égal. Je n'ai pas de remords pour ces gens que j'imagine aujourd'hui portraits fantomatiques sur des photographies, avec leurs têtes détournées aux ciseaux. Encore un peu et ils vont passer du souvenir à l'obscurité. Sur aucun champ de bataille, jamais et nulle part je n'ai vu le pape Wojtyła, quand bien même le lichen sur les arbres ressemblait à la couleur des taches sur le dos de ses mains. À la guerre, tout est si simple et clair. Excepté quand le sang se glisse sous les ongles, difficile alors de le nettoyer, il durcit et ne les quitte pas pendant des jours.

J'ai tué parce que je voulais survivre au Chaos. Et parce que je ne connaissais pas d'autre moyen d'y parvenir, mon orgueil ne m'autorisant pas à passer la guerre dans les unités à l'arrière. Il y en a qui étaient différents, qui demandaient à Dieu de les frapper, qui demandaient à mourir, car ils étaient pleins de vie et de force, et c'est ce qui les étouffait, cette peur de rester vivants avec tant d'énergie terrible en eux. Ils ne savaient quoi faire d'elle. C'est pourquoi ils partaient à l'assaut les yeux grands ouverts, le cœur pur, ils n'avaient pas peur de là où ils allaient. Ils devaient partir à l'assaut, car c'était cette vie en eux qui était stupéfiante, plus grande que la mort. Moi j'étais tranquille, je savais ce que je faisais. Jamais ivre, jamais défoncé sur la ligne de front, j'étais toujours concentré. Raison pour laquelle je peux vous le raconter aujourd'hui. Vous le savez, les bouches mortes ne

parlent pas. Je ne suis pas insensible, si c'est ce que vous pensez, je suis juste sincère. Je suis un peu comme un nazi, j'aime écouter Bach quand il est joué à la scie électrique Stihl. La Black&Decker n'est pas non plus à rejeter.

Trois...

Les bois étaient turquoise et les arbres ondulaient doucement de-ci de-là comme des branches d'anémones de mer. Un spectacle visible au loin, au bord de l'horizon, par la vitre embuée, à travers le filtre d'un arc-en-ciel, car j'exerçais mon imagination. En vérité les arbres étaient nus, gris cendre, couverts de lichen, avec ça et là des boules de gui d'un vert sans aucun rapport avec la carence générale en chlorophylle, tant dans la nature que dans les âmes humaines, car les couleurs étaient des agents infiltrés du monde occidental, un relent de luxe et de prospérité, et comme telles elles devaient être prosrites de nos vies. De ce côté-ci de la fenêtre, j'étais le maître de la réalité de la pièce. Dehors, dans la rue, c'est une autre histoire. En bas, sous le balcon, il y avait la ville que je ne pouvais encore ressentir comme mienne, j'étais trop jeune pour pareil amour, la ville molle comme un vomissement chaud au soleil. Ce pays était pour moi une sphère lointaine dans l'*Atlas des corps célestes*. Plus tard il me tiendrait à cœur, même si l'on pouvait trouver extra-terrestre ce soin mis à masquer toute différence entre nous en nous servant cette histoire simple selon laquelle nous étions tous frères et que chez nous tout était meilleur, pendant que des deux côtés du mur de Berlin ne fleurissaient que la misère, la pourriture et la débauche.

Quel joli mot : la débauche. Je me suis senti étranger dans notre ville quand j'ai compris que nous n'étions pas frères, non parce que moi je ne le voulais pas, mais parce que cette volonté n'existait pas parmi la majorité des habitants de l'une et l'autre nationalité. Sans parler du fait que dans l'Armée populaire yougoslave Serbes et Croates m'incitaient à me déclarer Musulman, car les Yougoslaves, ça n'existe pas¹. J'ai vécu une identité qui était minoritaire dans un État nommé d'après cette identité. Mon plus grand choc a été de découvrir qu'en Yougoslavie ceux qui se déclaraient Yougoslaves étaient statistiquement les moins nombreux. Quand je suis allé à l'armée, ma mère m'avait recommandé de me déclarer comme Yougoslave car, selon elle, si je disais que j'étais Musulman, les autres soldats se foutaient de moi. Tant l'une que l'autre suggestions étaient fautives, car j'étais un amoureux de la guerre civile espagnole. Mon regret, c'était de ne pouvoir retourner en Espagne en vaisseau temporel et mourir pour la liberté. Ce n'est que là-bas, durant une courte période, que ma nation a existé.

« Pour quiiiiii? » criait sous mon balcon une gorge fatiguée qui traînait derrière elle la colonne d'une brigade de chantier de jeunesse. La voix guide tirait les autres derrière elle comme un plongeur tracté à l'aide d'un câble les morts hors d'une rivière en crue.

« Pour Tiii-tooooo! », répondaient en écho une centaine de gorges.

1 Dans la République fédérative socialiste de Yougoslavie, constituée de six républiques (Bosnie-Herzégovine, Croatie, Macédoine, Monténégro, Serbie et Slovénie), les citoyens yougoslaves déclaraient à leur gré une appartenance nationale à l'occasion des recensements de la population, indépendamment de la république dans laquelle ils vivaient : croate, serbe, musulmane, slovène, rom, turque, yougoslave... (*NdT*)

« Pour quiiiiii ? »
« Pour le peuuuuuuple ! »
« Pour quiiiiii ? »
« Pour le Paaartiuiiiiii ! »

Je reconnais les visages des premiers rangs, et sur eux je ne vois qu'automatisme et salivation pour la copieuse portion de rata sortie du chaudron. C'est là, probablement, que vient s'épuiser l'idéal suprême de « la révolution en marche ». La voix gravissait la vieille ville, s'en allait vers l'hôpital, avant de mourir anéantie par les klaxons des voitures et les grognements des poivrots dans la rue, parmi lesquels se distinguait Jup le Jeune, un type rondouillard et empoté comme un beignet, qui se mettait à ressembler à un rongeur gras et bougon dès qu'il n'avait pas d'eau de feu. Son père, Jup le Vieux, doté d'une constitution d'oiseau minuscule, chevalière en or au doigt, le cheveu en arrière à l'ancienne, toujours pommadé de brillantine, fondait lentement et majestueusement, comme il convient à un comte alcoolique. Le jeune communiste à la bouche hurlante de questions, qui appelaient des réponses aussi incontestables que l'existence d'une deuxième corne chez l'unicorne, avait sur une joue, sous l'œil, une larme indigo tatouée. Médaille dans l'ordre de la maison de correction de Zenica.

Il y avait aussi, quelque part dans le registre répulsion-attraction, le chant nasillard d'un Tsigane aveugle au visage fripé et aux cheveux noirs poisseux, au marché le lundi à la fin des années quatre-vingt, au milieu de la foule qui empestait la sueur et le fromage de vache frais.

« Une aumône, cousines, camarades, jeunesse...
une aumône, Dieu vous doonne une bonne santé...
Dieu gaaarde vos enfants... »

Ainsi se tenait notre Homère national, statufié sur un côté de la rue, qui chantait sa prière dans laquelle il conciliait communisme et islam. Tôt le matin des parents le conduisaient à sa place de mendiant et le laissaient à son travail. Dès que le marché était terminé, ils revenaient le chercher pour l'emporter à l'instar d'un robot Sony au moteur rouillé. Un peu avant la guerre, Homère est parti avec les hirondelles vers le Sud. Je jurerais bien que quatre ans plus tard personne n'avait revu une hirondelle.

Je n'ai pas pu me débarrasser de ce sentiment qu'un diable de perversité s'empare de moi, que ce qui me dégoûte m'attire simultanément. Ce sentiment, quand vous êtes en haut d'un balcon les yeux béants, que le vide vous attire, et pourtant vous ne vous élancez pas, détendu dans l'air comme le font les suicidaires, au-dessus d'un parking au bas d'un immeuble. Probablement avez-vous déjà réfléchi à votre estomac pendant que vous teniez un long couteau de cuisine dans une main, eh bien c'est ce diable de perversité qui me saisit quand je pense à la vie dans cet ancien pays et à son éclatement.

Quatre...

La tête ne te tournera pas à contempler le cours d'une rivière. Commence à raconter quelque chose, et tu perdras vite le fil de ton récit, car l'eau te prendra et tu perdras les mots que tu voulais prononcer, *Enjoy the Silence* de Depeche Mode jouera dans tes oreilles. Nous avons plaisir à contempler l'Una qui tantôt coule vite, tantôt lentement, sa surface intranquille qui répand la paix partout autour d'elle.

Nous fuyions les anniversaires de notre brigade, ça ne nous disait rien, les cérémonies officielles bien dans l'esprit de l'ancien régime qui flottait encore au-dessus de nous tous, sans trouver le repos, à moitié mort comme les fabriques des faubourgs qui se faisaient souffler les plaques de tôle réutilisables. Il fallait désosser jusqu'au bout les cadavres des usines et des maisons serbes, les piller jusqu'à la dernière brique. Qui se souvient aujourd'hui de toutes ces morts bizarres, de ces malheureux écrasés par des dalles de béton de maisons isolées pendant qu'ils s'évertuaient en dessous à démonter de la brique. À partir de septembre 1995, pendant des mois, un an peut-être, des défilés de tracteurs, de camions, de charrettes à cheval pleines à ras bord d'affaires pillées dans les villages du Grmeč ont traversé la ville en direction du fin fond du pays. La convoitise des biens d'autrui est une drôle de faiblesse collective.

Pour l'anniversaire de notre brigade, nous nous sommes retrouvés pour célébrer une quantité de choses que nous ne voulions pas appeler par leur nom. Nous avons trinqué joyeusement, à coups de toasts zen, sans bouteilles qui s'entrechoquent ni chahut excessif. Au nombre des étapes préférées de notre tournée alcoolisée, il fallait forcément que nous nous arrêtions à une caravane à l'ombre de cerisiers japonais, où nos pieds nous conduisaient tout seuls. La fraîcheur était parfaite, les boissons de même, et la conversation nous a emportés loin de la réalité. Puis quelqu'un a proposé qu'on se rende dans la salle tout juste rénovée de la maison de la culture, car nous aimions les bâtiments indemnes du feu, ils constituaient un contact physique direct avec notre passé. Histoire de voir derrière les

lourds rideaux de brocart, où se jouaient des illusions filmiques. Là où le chagrin de King Kong dû à son impossible amour pour une femme était palpable dans l'air mouillé de soupirs et de larmes.

Pourquoi de nous trois c'est moi que le fakir a choisi, je n'en ai aucune idée. Je venais juste de prendre place, confortablement enfoncé dans un fauteuil garni en cuir au centre de la salle de cinéma vide. Hormis la cicatrice en diagonale qui balafrait mon visage, rien en particulier ne me distinguait.

Le show du cirque volant Ramajan d'Inde devait avoir lieu ce soir-là. Un hypnotiseur répétait sur scène et il souhaitait un cobaye pour l'exercice. Et c'est là que je suis apparu, poète à l'essai et vétéran de notre guerre chérie. Mon souvenir le plus net de ce cinéma, c'est un spectacle de magiciens italiens à la fin des années soixante-dix. Ces Italiens dirigeaient des cobras, transperçaient de sabres une femme lilliputienne dans un cube en bois, laquelle resurgissait de son cube en maillot de bain, vivante et joyeuse, dans l'enthousiasme général d'un public crédule. Ils produisaient ainsi tout un tas de grands et de petits miracles. Comme ces hypnoses collectives au cours desquelles un petit garçon grimpeait sur une corde qui tenait en l'air, ou bien quand le fakir découpait à la machette le garçon et déposait ses morceaux dans une corbeille, avant de l'en tirer sain et sauf un peu plus tard.

Avant la guerre, la salle pouvait accueillir sept cents spectateurs dans des fauteuils pliants, et quand on donnait King Kong, Godzilla ou Bruce Lee, il y avait même des gens assis par terre.

Je n'arrivais pas à voir où était la porte d'entrée centrale, ni où était la scène avec le lourd rideau de brocart.

Le soleil était resté dehors, avec le chant des oiseaux dans les peupliers et le feuillage exubérant des noyers noirs. On m'a piégé en me conduisant ici, deux camarades au prétexte de me montrer la salle de cinéma rénovée. En fait ils espéraient voir les animaux du cirque, la danse des singes ivres en particulier.

« Dans un passé récent, je pense à peu près à la fin de la guerre, il y a eu à Banja Luka dans le stade de foot un spectacle de cirque, un homme qui y a assisté m'a raconté qu'il a vu un homme, un magicien avec un jeune singe au bout d'une chaîne, un papion ou un babouin, il n'aurait pas su dire, et ce magicien a commencé à faire tourner la chaîne avec le singe, le singe décollait du sol pour former des cercles dans l'air au-dessus de la tête du magicien devant cinq mille personnes, et tu sais ce qu'a fait le singe ? »

« Non, quoi ? » ai-je demandé à mon camarade.

« Il s'est agrippé à la chaîne de toute la force de ses bras comme si c'était un homme », a-t-il dit en partant dans un éclat de rire de fumeur.

Nous sommes entrés par une porte latérale munis de bouteilles de bière et nous sommes tombés sur le fakir, une pile électrique à la main. Cet homme barbu en robe longue qui se tenait debout et nous fixait sans sourciller, c'était plutôt perturbant. Il avait l'air de nous attendre, il n'était pas surpris de notre présence. Une conversation courtoise s'est engagée sur l'authenticité des hypnoses collectives, après quoi le fakir a pointé son doigt vers moi, il a éteint la pile électrique et a disparu dans la nuit noire. Mon cœur s'est mis à battre harmonieusement. J'ai toujours aimé cela, les défis inhabituels. Plus c'est fou, plus ça me plaît.

La lumière s'est enfuie à la vitesse qu'on sait dans la fente étroite de la porte par où mes camarades se sont volatilisés. J'ai trouvé un fauteuil, m'y suis laissé tomber, et un projecteur s'est allumé sur la scène. J'ai poussé ma bouteille de bière sous mon siège. On sait alors que le fil du temps entre la vie d'avant-guerre et celle d'après-guerre a été rompu, qu'il va falloir enjamber la discontinuité. Je vais devoir devenir voyageur temporel et repartir en arrière. Survoler la guerre, même si c'est impossible, et surmonter ma propre nausée. Retrouver le fil du temps et le nouer à cet instant présent. Car je veux être entier, ne serait-ce que dans le souvenir. J'étais content de la tournure des événements. *Utile et dulce*, aurait dit Horace. C'était la première fois de ma vie probablement qu'avoir une cicatrice sur la figure me servait à quelque chose. Si avec elle j'ai attiré des femmes démentes et névrotiques, des hommes à moitié fous, suis-je aussi ainsi ? Marqué d'une ombre estropiée, estampillé d'un bout d'auréole noire au-dessus de ma tête ? La réponse est affirmative. Ce type de magnétisme, ce n'est pas de chance. Là, cette cicatrice était mon billet d'entrée au spectacle.

Cinq

L'hypnotiseur a pris pied sur la scène avec un turban dans lequel sifflaient des petits serpents relax, et aussitôt de la brume est montée à la hauteur de mes genoux. Le vent soufflait dans son dos sur une steppe glacée depuis des enceintes entassées à la verticale et brisait tout sur son passage. J'avais l'impression d'entendre barrir les éléphants électriques en peluche, surgis soudain dans

mon souvenir, que des glandeurs vendaient dans les rues de la capitale aux passants pressés. Notre temps a disparu, ai-je pensé quand mon regard a glissé du plafond de la salle vers le mur au-dessus de la scène et s'est arrêté sur les lettres aujourd'hui écorchées qui composaient des paroles saintes où il était question de Tito, du peuple, du parti et de l'éternité promise à tous. Vu que je ne possédais aucune photo d'avant-guerre, comment pouvais-je concevoir mon passé autrement que comme quelque chose qui n'existait pas ? J'ai fermé les yeux et sur la face intérieure de mes paupières j'ai lancé le clip magnifique en noir et blanc de *Wonderful Life* du groupe Black. Et je tiendrai ce clip pour la preuve ultime que mon monde intime du passé a bien existé, même s'il m'est arrivé de penser que j'avais inventé mes souvenirs. Les bruits du vent se sont peu à peu éloignés, étouffés par le crissement du disque qui répétait hypnotiquement un seul et même son. J'étais dans une sorte d'investigation imaginaire.

No need to run and hide

it's a wonderful, wonderful life...

Chaque fois qu'il prononcerait un chiffre, j'organiserais des tsunamis de pensées en tous cohérents et je les transformerais en confessions. J'avais déjà un public fidèle à qui j'aurais pu parler pendant des heures de tout et de n'importe quoi, mais là, c'était une expérience différente. Je suis comme un commutateur sur un instrument servant à déchiffrer les vies humaines, il n'y a qu'à me presser, je suis un instrument de nature optique, oculaire, tube et lentille grossissante, croisé avec une orchidée au long cou. Et par sa trompe je m'en vais larguer des histoires.

Le choix de la musique était inhabituel, on utilise d'ordinaire un support sonore délassant pour induire

l'hypnose. Le fakir à la barbe blanche se tenait dans le cercle lumineux du projecteur sur le podium, droit comme un cierge. Ses yeux étaient gris et glacés, son visage trouble comme la boue. Arrivé au bout du compte à rebours, dans notre langue légèrement déglinguée, il m'a dit :

«Tu vas maintenant retourner dans le passé concrète, le *childhood*, OK, ta tête est claire et froide. De quel âge tu as?»

«J'ai treize ans», ai-je répondu.

«Tu être sûr?»

«Oui, j'ai treize ans et je viens de partir à la pêche. J'ai des bottes de caoutchouc aux pieds, une canne à la main, un panier à l'épaule. Les laïches sentent le mucus de poisson. Il y a tellement de poissons, impossible de se rassasier les yeux, c'est un sentiment comparable à celui du riche qui chérit son or, il n'en a jamais assez. Je vérifie la bombette qui doit être à moitié remplie d'eau et je graisse les mouches artificielles pour qu'elles tiennent à la surface. Je fais mon lancer loin vers l'autre rive, la bombette tombe sur la terre meuble sableuse couverte d'herbes aquatiques. On dirait que j'ai jeté le flotteur sur un coussin vert. Lentement je tire sur le fil pour ramener la bombette dans l'eau, il y a un mètre ou deux plus bas une truite de calibre, dans les trente centimètres, alors qu'en moyenne elles en font vingt-quatre. Je pressens que le combat sera long. Du bout de ma canne j'entraîne le nylon auquel sont nouées les mouches et j'ajuste la dernière destinée aux truites pour qu'elle passe au-dessus de la gueule du grand poisson. J'observe la mouche et je ne respire plus, le poisson remonte comme un éclair vers la surface, manque la mouche et forme une grosse bulle sur l'eau, moi dans le même temps, façon revolver, je

dégaine la canne dont le manche est près de ma hanche droite, et le flotteur avec les mouches vole et atterrit dans l'herbe entre mes jambes. C'est allé si vite que j'ai tout juste vu son ventre blanc quand il a voulu gober la mouche. Il faut se calmer, relancer sur le coussin vert, tout reprendre à zéro. Je suis tellement excité que je ne remarque pas les gens sur les berges qui suivent notre partie...»

La brume artificielle m'engloutit à la vitesse d'une fourmi. J'ai sombré dans le temps comme dans une tourbe malléable. Dégringolant dans le noir étincelant et la lumière rose de la vase, j'observe sous mes pieds des maisons qui poussent hors de terre, jusqu'à ce que des spirales s'élèvent des cheminées, signe que la vie saura prendre racine le long de la rivière Una. Les arbres dans le parc municipal ont fine allure et la ville est flambant neuve. Je ne sais pas qui se rapprochait plus de qui, moi de la ville ou elle de moi, mais où que je me tourne la ville était là, à portée de main. Je pouvais changer les années et les décennies comme je voulais. J'ai vu la maison de ma grand-mère et j'ai su que je devais me poser là. C'est là que le voyage commence et c'est là qu'il se bouclera, car ce voyage ne prend jamais fin. La brume m'a enveloppé des pieds à la tête, à hauteur du col roulé. Je dirai tout, y compris ce que le fakir ne me demandera pas.